

Patrick Sandrin
propose

“Quelle ombre sort de la nuit ?”

Daniel Dobbels | Carole Quettier



un jour, une oeuvre

[**Cyclone**
le studio]

cyclonelestudio.com

Quelle ombre sort de la nuit ?

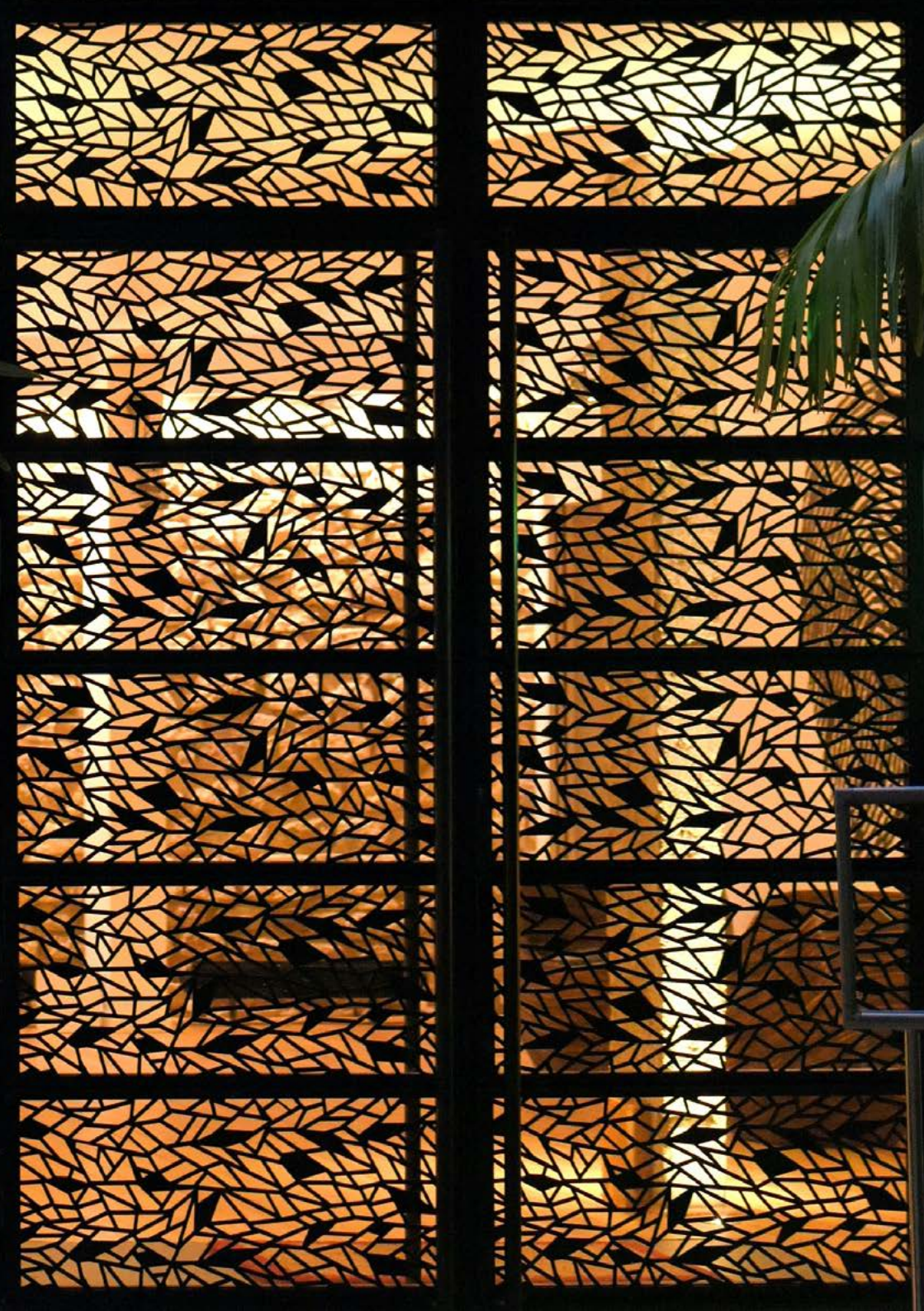
Daniel Dobbels | Carole Quettier

Performance effectuée au Cyclone le studio
les samedi 28 et dimanche 29 mai 2022

“Un jour, une œuvre” est un cycle de monstration éphémère, sur un week-end Cyclone le studio dédie son lieu aux artistes, écrivains, cinéastes, danseurs et plasticiens invités.

Pour faire suite à Alain Fleischer et la sortie par les Editions Montparnasse d'un coffret DVD (30 films), à Danielle Schirman et Jean-Jacques Lebel pour la projection d'*Anarchipel*, puis à Alain Jaubert pour la dédicace de son dernier livre *ZESTES* édité par Cohen&Cohen ainsi que la première de, *Le subtil oiseleur*, “Michel Foucault, de Vélasquez à Picasso”.

Nous recevons ce samedi 28 et dimanche 29 mai 2022, Daniel Dobbels et Carole Quettier.



“Quelle ombre sort de la nuit?”

Je suis très heureux, mais aussi très ému de recevoir une nouvelle fois Daniel Dobbels et Carole Quettier.

Une concordance des temps pour quelques événements hétérogènes mais néanmoins magiques et solennels réunit pour la circonstance ce couple d'artistes en chorégraphie et les bons génies, esprits et revenants qui ont veillé sur les récits de mon île (Cyclone) jusqu'à ce jour.

L'histoire a besoin de faits, de dates, de rituels, nous avons donc imaginé une programmation pour ce moment. Deux jours de mouvements pour les corps, l'esprit et les images, avec les puissances poétiques et musicales, de Coltrane, Schönberg et Dylan dansées par Carole Quettier, chorégraphiées par Carole Quettier et Daniel Dobbels. Ces sessions seront scandées par quelques interventions oratoires de Daniel Dobbels.

Griot de temps modernes, Daniel Dobbels tisse la toile de son archipel, faite de liens, de fils interdisciplinaires, où la mise en relation d'éléments hétérogènes, un rhizome d'irréductibles pluralités, constitue l'architecture d'une pensée érudite dans une poétique de la relation. Puis le verbe se mue en gestes, avec l'autre corps, double et complément, une alchimie aussi belle que singulière, avec cette âme jumelle qui enchaîne leur mystère dans la magie des signes où le corps devient langage. Si les chamanes ont leurs secrets, dans ce dialogue éternel entre profane et sacré, Carole Quettier autre et double faite de grâce et d'énergie, transformera la matière en intensité pour cette éphémère et prémonitoire transfiguration des lieux.

Je crois aux forces de l'esprit, et je les remercie du fond du cœur d'être là, avec leur art, pour ce passage d'un temps vers un autre, chapitre qui clôt un récit.

Et hop... la vie continue.

P. Sandrin

... Celui qui regarde du dehors à travers une fenêtre ouverte, ne voit jamais autant de choses que celui qui regarde une fenêtre fermée. Il n'est pas d'objet plus profond, plus mystérieux, plus fécond plus ténébreux, plus éblouissant qu'une fenêtre éclairée d'une chandelle. Ce qu'on peut voir au soleil est toujours moins intéressant que ce qui se passe derrière une vitre. Dans ce trou noir ou lumineux, vit la vie, rêve la vie, souffre la vie.

Ch. Baudelaire

... Il y eu ce premier rendez-vous de 2016, et il y a suite en 2022, affinités électives, amitiés, mais aussi par admiration pour leur travail,

Des gestes non mortels était le titre de leur première intervention

Quelle ombre sort de la nuit ? titre de cette seconde

Ces deux titres sont l'expression d'une même attitude, un essentiel, vivre est faire art.

P. Sandrin

*... Nous ne sommes tués que par la vie.
La mort est l'hôte.
Elle délivre la maison de son enclos et la pousse à l'orée du bois.*

Soleil jouvenceau, je te vois ; mais là où tu n'es plus.

*Qui croit renouvelable l'énigme, la devient.
Escaladant librement l'érosion béante, tantôt lumineux, tantôt obscur, savoir sans fonder sera sa loi.
Loi qu'il observera mais qui aura raison de lui; fondation dont il ne voudra pas mais qu'il mettra en œuvre.*

*On doit sans cesse en revenir à l'érosion.
La douleur contre la perfection *.*

René Char

« Je ne danse pas pour que l'on m'attende », dit, dans ses « Cahiers », Nijinski. Mais des danses peuvent attendre, patienter, vivre de souffles presque éteints et, sans s'y attendre, se voir ouvrir un espace, se conjuguer un temps propre à les accueillir, une porte se déverrouiller qui les enjoint à respirer en prenant corps – un corps, toujours, vient vers elles et en incarne l'âme, passant de la liasse à la liesse - et à « rappeler » au jour leurs écritures passées. Peut-être ne danse-t-on (rives et étranges bordures des danses) que lorsque les êtres semblent au plus loin, sont déjà au plus loin, très loin devant, en avant ou retirés dans leurs plus secrets abris ? Peut-être est-ce l'un des secrets et la pudeur la plus réfléchie de la danse : se « produire » hors de toute attente, conjurant ainsi ce qui demeurerait « déceptif », décevant, indifférent dans le cœur de toute attente ? Avertie qu'elle serait, étant née sans origines et comme telle orpheline, qu'un rapport trop greffé (noté par un greffier anonyme) aux lois d'un temps administré se révélerait nêtre qu'un échafaud d'âges, nécessairement meurtris.

Détente mais non détention ! le « moindre geste » - pour reprendre ici une expression sans prix de Deligny – y trouve sa chance, son élan, son infime et même infirme liberté : l'une s'étend, l'autre s'appuie sur un point non contrôlé et s'accorde des sorties, de nuit comme de jour.

L'œuvre de Schönberg en a descellé les gonds et desserré les compressions (du moins a-t-elle tout tenté en ce sens). Sortir est aussi périlleux que d'entrer dans un ordre. Une vie s'y joue qui ne sait pas et cherche une vision qui n'aveuglerait pas ses « sens ».

Olivier Revault d'Allonnes, dans son livre, « Aimer Schoenberg » décrit et analyse de façon bouleversante le mouvement inouï qui conduit et hante « Les six petites pièces pour piano, opus 19 » de Schönberg : « (...) Lorsqu'il écrit cette pièce – on ne peut pas dire qu'il la compose : il la pose, tout au plus – Schönberg revient des obsèques de Gustav Mahler ; il veut faire entendre, entre « piano » et un quadruple pianissimo final, et « très lentement », quelque chose qui pourrait passer comme un ultime hommage à Mahler, un minuscule « collage », un infime « pot-pourri » qui, comme la vie même du maître disparu, se termine « ein Hauch », comme une haleine, comme une buée, comme un souffle sur un la bémol à peine audible » (Bourgeois éditeur, p.60).

Ce « pot-pourri » (l'expression vient peut-être d'Adorno) est à entendre comme

un ineffable sans fin. Un ensorcellement vague en remue les fonds et les empêche de tourner à l'aigre.

Se donne là, on pourrait l'imaginer et tenter de s'y fier, la tonalité de ces deux journées que nous a offertes Patrick Sandrin, dans le cadre si singulier du « Cyclone » : une haleine, un souffle volé au pire, des œuvres et des noms n'ayant cédé sur rien, hantés seulement par le fait que le dernier des souffles soit repoussé... que « l'accord parfait » se voit déplacé et, pour des raisons vitales, refusé ou différé... Schönberg, Kagel, Coltrane, Dylan... procède-t-on à un « collage » en associant ces auteurs en une sorte de programmation subjective ? Entre l'exhalaison et l'exaltation des noces se nouent, inattendues, imprévues mais ayant le pouvoir d'accorder des échos et des résonances là où les champs semblent désertés. Dans « It's all right, Ma », Dylan chante en fin de refrain : « So don't fear if you hear a foreign sound to your ear, it's all right ma, I'm only sighing... »

“To sigh” est en anglais plus modulé et fluide que soupiner en français... mais ce qui s'y suggère de vertige et d'extrême, entre langues et langages, appelle en silence des Ponts... dont la parole et la danse ont aussi l'obsession.

Paris, le 28 mai 2022

Le 28 mai 2016 : « *Il y a cinq ans, jour pour jour, nous avons pensé cette offre avec les mots qui suivent. Ils sont sans oubli et signent une fidélité qu'aucune circonstance ne pourrait effacer.* » :

« (Texte de 2016) »

Daniel Dobbels



Medardo Rosso, *Soupirail* (oeuvre détruite)

CHORÉGRAPHER/ÉCRIRE ?

Le lien se fait-il ? Se laisse-t-il lire ou voir ? Ou juste pressentir ?

Ou bien ne doit-il ni être noué ni dénoué ?

Cette « carte blanche » offerte par Patrick Sandrin ne déploie peut-être qu'une segmentaire plage de temps, d'autres « coins » restant enfoncés dans l'espace, fermés comme des angles qui pourraient, une autre fois, s'ouvrir et laisser transparaître une lueur d'existence passée, battante comme l'un de ces cœurs qui se sont croisés sans se fondre dans le strict silence.

Certains pourront s'y attarder, s'ils le veulent, à leur rythme et à leur pas; d'autres ne feront que la longer, émaillant leur parcours de quelques brefs regards veillant à ce que la distance demeure et ne soit pas rompue : la ligne d'attrait ou d'attraction (qui n'est pas d'horizon) dessinant dans son tremblement un monde d'apparitions qui semble obstinément se tenir par ailleurs, plus loin ou plus profond, plus réel et plus intime. Attente que rien ne saurait désavouer et qui s'impose intermittente et sans conteste. Un visiteur (un invité) est plus libre de cours qu'un spectateur. Et la carte, blanche, fait d'abord signe d'une invitation, n'exigeant pas, par essence, de répondre, encore moins de faire preuve. Le temps qui passe (ou passé) laisse encore une faible marge où chacun a le choix de se dire : « Je veux bien y passer et y faire passer un peu de mon temps ».

Quelques heures donc. Pour indiquer, rappeler ou suggérer quelques voies empruntées, certaines suivies, d'autres suspendues ou abandonnées. Sont-elles aimantées par un même souci (une seule obsession) ou ne sont-elles qu'esquissées, juste amorcées avant qu'un spectre s'en fasse l'hôte et l'occupant ? L'équation de Marcel Duchamp (peut-être héritée de Joyce) ne cesse jamais de flotter étrangement, inscrite comme des lettres chiffrées dans un espace aléatoire où rien ne brille ni ne s'éteint absolument. « A Guest + A Host = A Ghost ». Stance d'une instance joueuse ? Stase d'un jeu instable ne bénéficiant même pas de ce plan et de ce support qu'est l'échiquier où l'on déplace les pièces et réduit leurs marges de mouvements aux règles de la victoire, de la défaite ou du mat.

Chorégrapheur n'est-il pas l'art d'éviter tous les pièges que les calculs et les contingences d'une existence dressent comme au-devant du corps pour qu'il s'y heurte et en soit stupéfié ? Une écriture, hantée par le temps perdu, par le temps qui se perd, n'essaie-t-elle pas, même en ayant recours à la magie, de plier l'objet qui fait obstacle ou de courber le plan indéfini qui érige le vide comme un mur ou une dalle séchée... et de se promettre un autre corps pour passer corps et âme non pas de l'autre côté mais dans une zone de pures proximités, non pas rivales mais riveraines les unes des autres ?

Zone d'existence à laquelle le moindre geste rêve pour y composer des suites d'instant que l'enfer ne saurait condamner. Brèves épiphanies, secrètes illuminations, incertaines du temps qui prétendrait les accueillir, les recueillir et les transformer en forces utiles, pour en forcer les sens.

Le corps ne porte peut-être sur soi que ce désir de rayer la lumière sans la blesser, de faire entrevoir son propre rayonnement non meurtrier (ni soleil trop intense, ni braise de cendres noires). Serait-ce le vœu à peine émis, jamais prononcé, de cette présence, si peu sûre d'elle-même, de ces deux corps se silhouettant dans la lumière blanche de la Synagogue de Delme, lumière brûlée et intacte où l'absence est entière, où le jour est sans appels, sans aubes glaciales, sans mémoires à détruire ?

L'écriture ne chercherait-elle pas cette levée de temps où un corps viendrait vers elle, rayonnant mais veillant sur le sens de « gestes inapparents », suivant l'expression d'Egon Schiele, seuls en mesure d'effacer, en anticipant sans fin, l'extrême menace de voir « un corps rayé » hanter les temps, sans exception ?

Se rappeler, ici, les premières pages du « Journal » de Kafka : « Je priais en rêve la danseuse Eduardowa de bien vouloir danser encore une fois la czardas. Une large bande d'ombre ou de lumière lui coupait le visage entre le bord inférieur du front et le milieu du menton. Juste à ce moment, quelqu'un s'approcha d'elle avec les gestes répugnants de l'intrigant qui s'ignore, pour lui dire que le train partait tout de suite.

A la manière dont elle accueillit cette information, j'eus la terrible certitude qu'elle ne danserait plus. « Je suis une méchante femme, une mauvaise femme, n'est-ce pas ? », dit-elle. – « Oh non, dis-je, pas cela... et je me disposai à partir dans n'importe quelle direction... ».

Danser/écrire : ne pas céder aux gestes de l'intrigant qui s'ignore. Tenter cela... en partant et en cherchant dans toutes les directions...

Daniel Dobbels – 4 mai 2016.

PROGRAMMATION

SAMEDI 28 MAI 2022

15h00

Schönberg peintre, le corps et la nuit
(Kandinsky, Gerstl, Schiele, Kokoshka) (1 h)

Conférence par D. Dobbels

« Il faut que ce qui est sans lieu soit astreint à un corps » Merleau-Ponty

16h00

L'ombre du soir – 2018 (30 min)

Chorégraphie : D. Dobbels | Interprétation : C. Quettier

Musique : Arnold Schönberg, *La nuit*

direction Pierre Boulez avec le New-York Philharmonic 2006

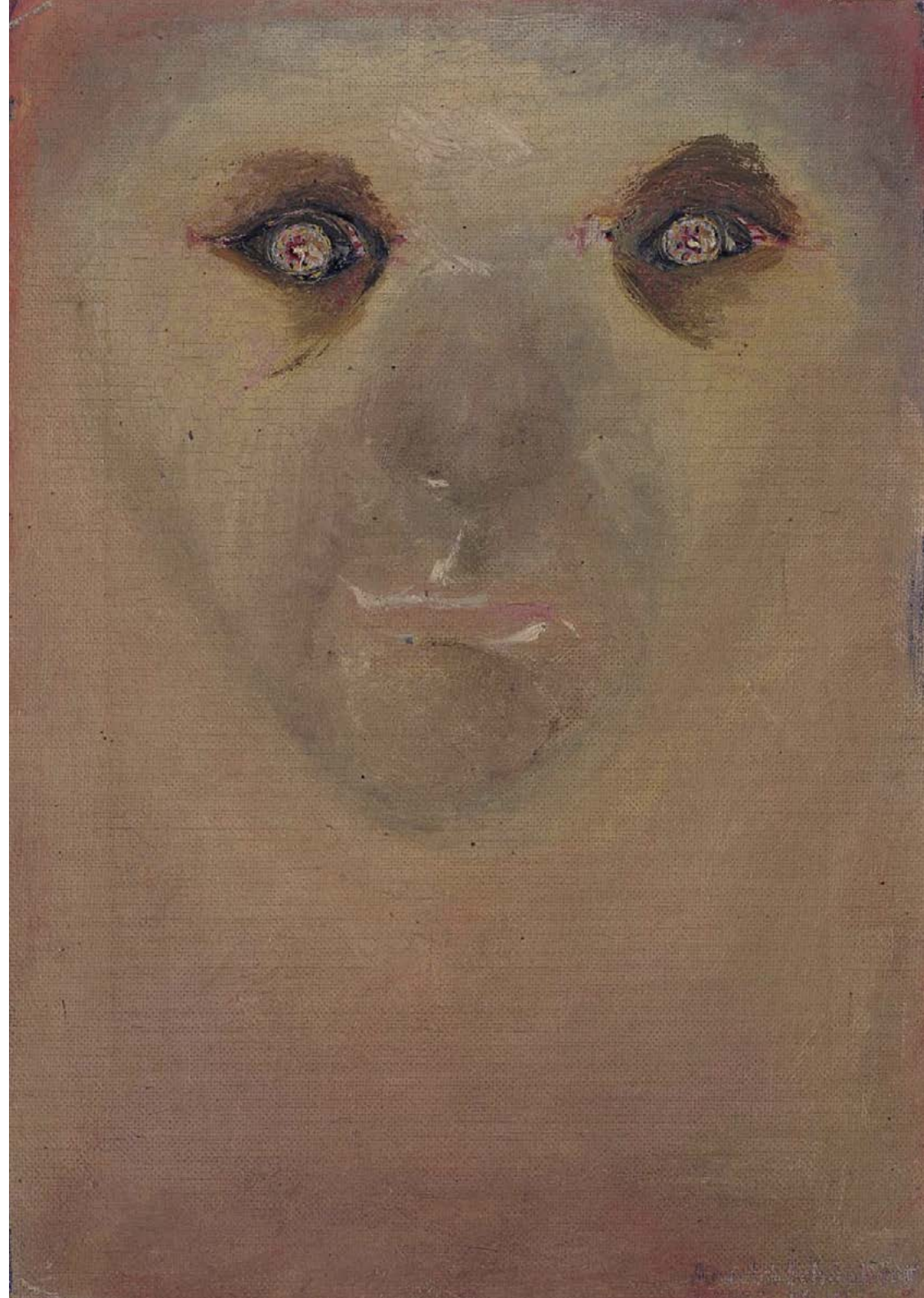
Solo dédié à Alain Fleischer et Danielle Schirman

A l'origine il y a cette phrase de Nelly Sachs

«Elle danse, une charge sur les épaules».

«L'ombre du soir ne pèse rien. Elle se place, étroite, étirée, mince comme un fil que l'existence ne peut suivre que par égard, là, entre les masses évidées, que les rêves ont désertées. Ne rien écraser en ce passage limité, dans le temps, dans l'espace.»

D. Dobbels





SAMEDI 28 MAI 2022
(suite)

18h30

Avant-propos par D. Dobbels sur John Coltrane

Double impression – 2020 (16 mm)

Chorégraphie D. Dobbels | Interprétation: C. Quettier

Musique : (alternate take) The John Coltrane quartet, *Africa*

Solo dédié à Francis Marmande

Station unaire – 2022 | Création pour Cyclone le studio (30 min)

Co-chorégraphie de Daniel et Carole Dobbels

Musique: John Coltrane, *Love Supreme*, *Living Seattle* (Interlude and Persuance)

Solo dédié à Patrick Sandrin

« Pourquoi ne jouez-vous plus autant d'harmoniques qu'il y a quelques mois ? »

« Pour le moment j'en ai assez. Les harmoniques sont trop difficiles.

Cela finit toujours par « couiner » »

(Entretien avec John Coltrane, « Je pars d'un point et je vais le plus loin possible » éd. De L'Éclat)

20h00 | COCKTAIL DÎNATOIRE

DIMANCHE 29 MAI 2022

15h

Le corps acéphale, Michaux et la danse (1 h)

Conférence par D. Dobbels

« On préférerait dans le secret de soi un corps plus uniquement corps (corps: émouvant infirme) bondissant aveugle, sans tête... » (Michaux, Danse 1938)

16h

« Mes « soudains » » - 2021 (22 min)

Chorégraphie et interprétation: C. Quettier

Musique: Mauricio Kagel par Alexandre Tharaud

« Mes jambes coulaient sous moi... Je me surveillais... Je me savais toujours en danger de me trouver emporté en altitude, sur n'importe quel impossible corps qui se trouverait passer ou se tenir dans l'espace... Fini le solide. Fini le continu et le calme. Une certaine infime danse est partout... Désentravé, débrayé, devenu un être d'une nouvelle espèce, s'orientant vers une nouvelle patrie...
plaine ébrieuse de la folie ».

(Henri Michaux. *Connaissance par les gouffres*)





DIMANCHE 29 MAI 2022
(suite)

17h30

Avant-propos par D. Dobbels sur Bob Dylan: Wounded Places

« **It's alright, Ma (I'm only bleeding)** » - 2022 (8mn)

« **Under the line, alone** » 2016 (30mn)

Chorégraphie D. Dobbels | Interprétation: C. Quettier | Musique : Bob Dylan

« I was thinking of a series of dreams

Where nothing comes up to the top.

Everthings stays down where it's wounded

And comes to a permanent stop. »

(Bob Dylan, *Series of dreams*)

Corps en tout point en alerte mais aussi – paradoxe irrésolu – sous protection, soucieux des moindres figurations venant le frôler, le traverser, peser sur lui ou l'alléger ou le dispenser d'une peur soudaine (trop sienne). Il n'aurait, en un sens, qu'une tâche : danser de travers mais avec la plus aigüe des précisions (précision qui aurait comme visée de ne toucher aucun but, de ne rien confondre, de révéler une forme d'osmose séparée de



PROJECTION

LISTE DES REFERENCES

- 1 - Extraits de « L'insensible déchirure », chorégraphie de D. Dobbels. 2007
- 2 - « Choses lues, Choses vues », film d'Alain Fleischer avec Daniel Dobbels et Carole Quettier, lecture de G.Bataille, extrait de *L'Expérience intérieure*. 2009
- 3 - Extrait de « Le Roi Rodin », film d'Alain Fleischer, entretien avec Daniel Dobbels. 2000
- 4 - « Le Ravissement », chorégraphie Daniel Dobbels, dansée par Carole Quettier, musique: Stabat Mater de Vivaldi, Salle capitulaire de l'Abbaye de Fontevraud. 2016
- 5- Deux lectures de textes de et par Daniel Dobbels, filmées par Alain Fleischer
- 6 - « L'indivisible égard » chorégraphie Daniel Dobbels, dansé par Carole Quettier, musique : Equatorial d'Edgar Varèse, dans le cadre de l'exposition « Le rêve des formes » Le Fresnoy, filmé par Danielle Schirman devant la pièce d'Hicham Berrada. (Palais de Tokyo). 2017
- 7 - « Leçons de Ténèbres » de Delalande, chorégraphie Daniel Dobbels, dansé par Carole Quettier en regard de l'oeuvre de Sidival Fila à L' Orangerie du Parc Borghese à Rome, filmé par Alain Fleischer. 2015
- 8 - Film « Sur les marches de Chaillot », chorégraphie Daniel Dobbels, duo Carole Quettier et Matthieu Patarozzi, extrait de *L'écharpe grise II*, musique Nick Cave. 2014
- 9 - Ouverture de la pièce chorégraphique « Entre les écrans du temps » 2014, texte écrit et dit par Daniel Dobbels, image du Catafalque de Paul Valéry Place du Trocadéro



Daniel et Carole remercient infiniment Patrick Sandrin pour cette invitation au Cyclone le studio, ainsi que Cécile Aerts, Virginie Bellet et Benoît Martin pour leur gentillesse et générosité.

Crédits:

Première de couverture: Alain Fleischer

Page 10: Medardo Rosso, *Soupirail* (oeuvre détruite)

Page 15: A. Schönberg, *Blick, März*, 1910

Page 16: Danielle Schirman

Page 19: Laurent Pailler

Page 20: Carole Quettier

Page 22-23: Danielle Schirman

Page 25: *Gouache originale sur fond noir*, Henri Michaux, 1937

Quatrième de couverture: Laurent Philippe

Graphisme: Cécile Aerts

Cyclone le studio

16/18 rue Vulpian

75013 Paris

cyclone@cyclonelesite.fr

cyclonelestudio.com

